*Ami du Clergé* du 19 janvier 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

**Courtes instructions sur le Symbole.** — XXI. La création, 33.
**Pour la Purification.** — L'offrande de Jésus, modèle de la nôtre, 35.
**A l'école des Saints.** — X. S. André Corsini : La conversion, 37.
**Les fêtes de l'Eglise.** — XVIII. La Purification, 39. — XIX. La Chandeleur, 41. — XX. L'office de la Purification, 42.
**Aux Enfants de Marie.** — XCVI. La prière indulgenciée, 44.
**Explication du Catéchisme.** — *9e Leçon :* La divinité de Jésus-Christ et de la religion chrétienne, 45.

## COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

### XXI

### LA CRÉATION

Mes frères,

Nous avons déjà touché à la question de la création à propos de l'existence de Dieu. Aujourd'hui nous avons à l'examiner pour elle-même. Nous lui consacrerons deux instructions. Voyons d'abord 1° quelles sont les différentes théories relatives à l'origine du monde ; — 2° comment les sciences physiques sont incapables d'apporter des objections valables contre la création ou une démonstration solide d'une théorie contraire ; — et 3° comment la création est la solution la plus acceptable du problème de l'origine du monde.

### I

Les théories qui prétendent expliquer l'origine du monde peuvent se ramener aux trois types suivants : le *dualisme,* le *panthéisme* et le *créatianisme.*

Le *dualisme,* comme son nom l'indique, suppose la coexistence de deux principes éternels et opposés, l'un bon, l'autre mauvais. Le premier est à l'origine de tout bien : c'est un principe spirituel. Le second est la cause de tous les désordres physiques ou moraux : c'est la matière. Dieu ne serait donc pas le créateur de la matière, puisqu'elle serait éternelle comme lui ; il n'en serait que l'organisateur.

Cette théorie, qui repose sur une hypothèse gratuite, présente un grave inconvénient : c'est d'admettre l'existence de deux dieux. La matière étant considérée comme éternelle, nécessaire et indépendante, ne peut être autre chose qu'un Dieu égal au principe spirituel. Or ce dualisme est en contradiction avec l'idée que la raison se fait de Dieu. L'être nécessaire, indépendant et éternel, c'est-à-dire Dieu, ne saurait admettre un égal à ses côtés, car l'existence de celui-ci créerait une dépendance entre eux, dépendance qui ne peut être acceptée par la raison chez l'être parfait. Ainsi le dualisme est la négation de Dieu.

Le *panthéisme* semble avoir vu cette conséquence du dualisme et vouloir l'éviter. Il croit y réussir en identifiant Dieu et le monde. Celui-ci serait une émanation de Dieu, c'est-à-dire que Dieu l'aurait tiré de sa substance divine et cela non pas par un acte libre de sa volonté, mais par une nécessité de sa nature.

Le panthéisme renferme une contradiction. En effet, le monde est fini et imparfait. Comment admettre que le fini et l'imparfait soit identique à l'infini et au parfait ? La substance divine aurait-elle perdu ses propriétés en tirant d'elle-même ce qui constitue le monde Cette supposition répugne également à la raison, qui n'admet pas de changements en Dieu.

D'ailleurs le sentiment universel des hommes rejette cette théorie. Nous croyons fermement à notre individualité : nous sommes bien des personnes distinctes les unes des autres et non pas différentes manières d'être d'une substance unique. Nos imperfections et nos désordres physiques ou moraux suffiraient d'ailleurs à établir une différence essentielle entre Dieu et nous.

Le panthéisme aboutit aussi à la ruine de toute responsabilité et par conséquent de toute morale. Si le monde était sorti de Dieu par un acte nécessaire, c'est-à-dire indépendant de sa volonté libre, toutes les manifestations du monde, y compris le mal, seraient aussi des actes nécessaires. Comment dès lors nous imposer la lutte contre un mal nécessaire, devant lequel nous resterions impuissants ?

Le *créatianisme,* ou théorie de la création, affirme que le monde a été produit par Dieu librement, sans qu'il provienne ni de la substance divine ni d'aucune matière préexistante. Quand on dit que Dieu a tiré le monde du néant ou qu'il l'a créé de rien, cela ne signifie donc pas qu'il s'est servi du néant comme d'une matière première ni comme d'un instrument, mais tout simplement qu'au néant il a fait succéder quelque chose.

C'est ce troisième système qui est enseigné comme un dogme de foi par l'Eglise catholique.

### II

Au système de la création et à l'enseignement de l'Eglise on oppose volontiers les objections de la science. Par *science* on entend les sciences physiques qui observent les phénomènes de la nature, les classent et en tirent des lois. Les prétendues objections de la science sont celles-ci 1° la science ne prouve pas que le monde ait été créé ; 2° la science n'a pas besoin de l'hypothèse de la création ; 3° la science constate des faits contraires à la création.

1. La science ne prouve pas que le monde ait été créé. — C'est vrai, mais pour une bonne raison, c'est que cette question échappe entièrement à sa compétence. Pour observer la production d'un fait comme le jet d'une pierre lancée par un homme,

je me mets en observation avant la production de ce fait, j'examine les gestes de l'homme qui ramasse la pierre, tend ses muscles et donne l'impulsion première au projectile. Ainsi je saurai si la pierre a été lancée par la main de l'homme, à l'aide d'un instrument tel qu'une fronde, ou par l'intervention d'un explosif. Si je n'ai pas observé l'opérateur, il me sera impossible de dire comment la pierre a été lancée. Pareil examen est impossible à la science quand il s'agit de l'origine du monde, pour cette double raison qu'au moment où le monde a été produit, la science et les savants n'existaient pas et que Dieu, étant un être immatériel, ne tombe pas sous leur observation.

2. La science n'a pas besoin de l'hypothèse de la création. — Ceci encore est exact, parce qu'il ne rentre pas dans ses attributions d'expliquer l'origine du monde. C'est à peu près comme si je disais : le biologiste n'a pas besoin, pour expliquer le phénomène de la nutrition de l'homme par un morceau de pain, des théories sur la naissance et la croissance du blé. Ce sont deux ordres de choses différents. Que la science puisse remplir son programme sans recourir à la théorie de la création, c'est incontestable. Cela ne prouve pas que cette théorie soit fausse.

3. La science constate des faits contraires à la création. Ces faits se groupent autour de trois lois établies par la science.

Voici la première : Rien ne se fait de rien, c'est-à-dire que tout effet suppose une cause proportionnée. — C'est vrai et c'est justement sur ce principe que nous nous appuyons pour prouver la création. Si rien n'avait jamais existé, le monde n'aurait pas pu sortir du néant. Mais avant lui il existait quelqu'un, un être tout-puissant qui a donc parfaitement pu produire le monde. Ainsi en opposant cette loi à la création, on joue sur les mots : ce n'est pas du néant absolu que provient le monde, mais de la toute-puissance de Dieu.

La deuxième loi qu'on nous oppose est celle-ci : Rien ne se perd, rien ne se crée. Il serait peut-être bon d'apporter sur cette loi quelques précisions. Si la somme d'être existant dans le monde demeure toujours la même, la somme de travail disponible, elle, diminue. Mais sans nous engager dans le domaine de la science pure, nous pouvons remarquer que la loi invoquée est valable pour le monde depuis le moment où il a existé, mais ne prouve absolument rien pour le moment qui a précédé son existence. On fabrique aujourd'hui des pendules qui se remontent d'elles-mêmes. Parce qu'elles peuvent marcher indéfiniment sans l'intervention d'un horloger, faut-il en conclure qu'aucun horloger n'a jamais présidé à leur construction ? Ne confondons pas les lois qui président à la marche du monde depuis le premier moment de son existence et celles qui ont déterminé sa naissance.

— Enfin, dit-on, le monde évolue et se perfectionne tout seul. — C'est encore la même confusion. En admettant que le monde puisse actuellement se suffire à lui-même, ce qui serait à démontrer, cela prouve-t-il qu'il s'est toujours suffi à lui-même et que, pour venir à l'existence, il n'a pas eu besoin d'un créateur ? L'homme se suffit à lui-même, en ce sens qu'il peut gagner et absorber sa nourriture par ses propres moyens ; cela ne prouve nullement qu'il n'a pas eu besoin, pour naître, de la rencontre de deux principes générateurs, son père et sa mère.

Donc toutes les objections de la science reposent sur des confusions et perdent par là-même toute valeur. De plus la science est incapable d'opposer au système de la création la démonstration d'un système contraire, parce que cette démonstration demeure en dehors de son domaine.

III

Le système de la création nous apparaît comme étant le plus acceptable pour la raison. La brève réfutation que nous avons donnée du dualisme et du panthéisme nous a montré dans ces deux systèmes des contradictions que la raison ne peut tolérer. Si nous nous plaçons à un point de vue absolument essentiel, celui de l'origine du mal, nous constaterons que, seule, la théorie de la création ne révèle pas de contradiction.

D'où vient le mal, mal physique, mal moral, défaillances individuelles et sociales ? Ni le dualisme, ni le panthéisme ne nous offrent une solution satisfaisante de ce problème. Le dualisme suppose deux êtres premiers et égaux. Sans revenir sur la dépendance réciproque de ces deux êtres que nous avons déjà signalée, nous sommes en droit de leur demander comment, étant égaux, leurs natures sont si différentes, puisque l'un est un principe bon et l'autre un principe mauvais. Le bien et le mal seraient-ils donc identiques ? le mal serait-il donc librement accepté par le bien ? Nous sommes en pleine incohérence.

Le panthéisme se heurte à une difficulté aussi grave. Le monde n'étant qu'une émanation de Dieu, une évolution de sa substance, il en résulte que le mal existant dans le monde se trouve en Dieu lui-même. Ainsi le mal trouve son origine et son explication dans le bien ; la raison du mal, c'est le bien. Inutile de nous arrêter plus longuement à de pareilles sottises.

Seule la création respecte l'indépendance et la perfection de Dieu. Je ne veux pas dire qu'elle ne soulève pas de nouveaux problèmes. Pourquoi Dieu tolère-t-il le mal ? Pourquoi le mal existe-t-il même chez les êtres non responsables ? Mais elle ne présente aucune contradiction. Quant à la solution des problèmes que je viens de soulever, nous la trouverons dans le péché originel et dans le parti que Dieu sait tirer du mal pour un plus grand bien. Ainsi, à ne se placer qu'au seul point de vue de la raison, le créatianisme apparaît comme le système le plus acceptable, parce que, sans aucune incohérence, il place le mal hors de Dieu et en laisse la responsabilité à la liberté humaine, quand il s'agit du mal moral et du mal

physique considéré comme la punition du péché. Le mal physique chez les autres créatures résulte de leur imperfection et se trouve compensé par des avantages qui respectent la sagesse et la justice de Dieu.

* *

La conclusion à tirer de cet exposé, c'est qu'il ne faut pas trop facilement nous laisser impressionner par des objections qui se présentent au nom de la science. La science est une belle et grande chose, puisqu'elle aboutit à des résultats et à des applications dont on a le droit d'être fier ; mais si, par une prétention inacceptable, elle sort de son domaine pour faire la loi à Dieu, elle se discrédite, ainsi que ceux qui la suivent dans cette voie. Une fois de plus, nous constatons l'accord de la raison et de la foi ; c'est un motif pour nous d'admirer et de remercier la sagesse divine qui a voulu par ces deux moyens nous éclairer sur les grands problèmes qui intéressent l'humanité. Ainsi soit-il.

## POUR LA PURIFICATION

### L'OFFRANDE DE JÉSUS, MODÈLE DE LA NOTRE

Mes frères,

Le récit de la Présentation de Jésus au Temple nous a été fait par l'évangéliste S. Luc (II, 21-38), avec tous les détails de l'intervention du vieillard Siméon et de la prophétesse Anne.

Aussi offre-t-il matière à des réflexions variées et à diverses leçons. Nous nous en tiendrons ici à l'essentiel de cet événement, déjà assez riche par lui-même d'enseignements pratiques : la Présentation de Jésus au Temple.

Le quarantième jour après Noël, Joseph et Marie montèrent au Temple de Jérusalem, pour présenter à Dieu l'Enfant Jésus : *Ut sisterent eum Domino*. En faisant cette démarche religieuse, ils se conformaient à la Loi, qui portait que tout premier-né serait présenté à Dieu et racheté par une offrande de cinq sicles au trésor des lévites. Il s'agissait par là de perpétuer dans la mémoire du peuple le souvenir d'une grande grâce de Dieu : à la sortie de l'Egypte, les premiers-nés des Hébreux avaient été épargnés par l'ange exterminateur grâce à la croix de sang tracée sur leurs portes : ils appartenaient donc à Dieu à un titre nouveau, non seulement comme à leur créateur, mais encore à leur sauveur ; d'où l'obligation de les offrir et de les racheter.

Evidemment cette loi n'obligeait pas Notre-Seigneur, conçu et né miraculeusement par l'opération du St-Esprit. Mais il voulait témoigner de sa déférence pour elle. Aussi bien, le secret de sa naissance virginale, qui devait demeurer longtemps dans le cercle de la famille et de quelques privilégiés, ne permettait guère de le soustraire aux pratiques communes.

Sans aller plus loin dans le récit de cet événement, à nous en tenir à la seule Présentation proprement dite de Notre-Seigneur, en réfléchissant quelque peu à ce mystère, nous découvrons là facilement comme trois oblations du Sauveur : 1° son oblation *par le prêtre ;* — 2° son oblation *personnelle ;* — 3° son oblation *par Marie.*

#### I. — *Son oblation par le prêtre*

Il y a d'abord l'offrande légale accomplie par le ministère du prêtre, comme pour les autres premiers-nés d'Israël.

Encore une fois, Notre-Seigneur n'y était pas soumis. Cette loi ne s'appliquait, dans son texte même, qu'aux enfants nés de père et de mère à la façon ordinaire. Et Notre-Seigneur est né de manière extraordinaire et miraculeuse, sans le concours d'un père ici-bas, par la seule vertu et opération du St-Esprit.

Néanmoins, extérieurement, il veut que s'accomplissent tous les rites de cette offrande légale. Et nous savons qu'elle était une reconnaissance des droits de Dieu sur l'enfant, droits plus encore du sauveur que du créateur, avons-nous dit. C'était comme l'obédience de la créature dès son entrée dans la vie, à son rédempteur et maître.

A ces souvenirs, comment ne pas nous rappeler une Présentation parallèle dans notre vie ?

Quelques jours après notre naissance, nos parents à nous aussi se dirigèrent vers le temple pour nous présenter à Dieu, à qui nous appartenons par droit de création, mais aussi par droit de rédemption. Aux demandes du prêtre : « Renoncez-vous à Satan, à ses pompes, à ses œuvres ? A qui voulez-vous appartenir ? » en notre nom, nos parrains et marraines ont répondu par une profession d'appartenance au Christ notre Sauveur, qui n'était qu'une reconnaissance de ses droits sur nous. Et par l'eau du baptême vivifiée par la parole sacramentelle : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du St-Esprit, » effectivement, nous avons été soustraits à l'empire du démon et placés sous l'influence et les ordres du Christ.

Ainsi la Présentation de Jésus au Temple, en évoquant d'abord le souvenir de notre baptême, nous rappelle à la conscience de notre condition véritable, que nous risquons trop facilement de perdre de vue dans la préoccupation d'autres exigences de la vie et surtout sous la fascination de ses tentations. Par cette démarche initiale, démarche dans l'ordre du reste, notre vie se trouve irrévocablement engagée, si bien que se soustraire par le péché à la grâce et aux commandements du Christ, c'est dévoyer son existence, l'égarer dans des impasses, la conduire à l'abîme.

Premier sujet de réflexion qui va nous permettre de compléter maintenant notre attention à la seconde oblation du Christ dans ce mystère : son oblation personnelle intérieure.

#### II. — *Son oblation personnelle intérieure*

S'il est semblable apparemment aux tout-petits de son âge, le bébé que la Sainte Vierge porte

dans ses bras en montant au Temple les dépasse, et infiniment, du dedans.

Du dedans, je veux dire par ses facultés, par son intelligence et sa volonté, ce n'est plus un tout-petit, mais déjà un être parfait : son intelligence et sa volonté humaines sont déjà celles d'un adulte qui en a le plein usage et même mieux que le plein usage, puisque les éclairent les lumières de la science infuse et de la vision béatifique, c'est-à-dire d'une science qui lui vient miraculeusement d'en-haut, alors que ses sens ne peuvent pas la lui fournir, et de la vue face à face de Dieu et de toutes les choses en Dieu.

Il n'est donc pas le tout-petit qui se laisse faire inconsciemment, sans participer à ce mystère de la Présentation autrement que par procuration, par l'intermédiaire de Marie qui agit en son nom. Puisqu'il a conscience, et une pleine conscience, de ce mystère, il en prend les intentions et les sentiments.

Ainsi donc, en ce jour, il n'est pas seulement offert, mais il s'offre. Et il s'offre plus totalement que ne le comporte l'oblation du prêtre. Il s'offre de volonté à la souffrance et à la mort pour le salut du monde, il tend son petit cœur vers la croix comme S. André tendra vers elle ses bras, il accomplit l'offertoire du sacrifice qu'il consommera sur le Calvaire : « Le Christ dit en entrant dans le monde : Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez agréé ni holocauste ni sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté. » (Hebr., x, 5-7).

Et le Christ qui se met aujourd'hui sur l'autel ne se reprendra plus. D'avance il accepte toutes les souffrances et le genre de mort que comporte sa destinée de Sauveur. Son heure venue, en face de son calice, s'il frémit parce que c'est un calice, du moins il ne se dédit pas, il ne se dérobe pas, il est fidèle à sa parole de la Présentation : son immolation sera aussi généreuse que son offrande.

Comme cette méditation du mystère de la Présentation de Jésus au Temple doit stimuler notre âme à développer également nos réflexions de tout à l'heure sur le mystère parallèle de notre baptême !

Une heure a sonné aussi dans notre vie où nous avons fait personnellement, consciemment, librement cette offrande de nous-mêmes au Christ Sauveur, dont nos parents et avec eux nos parrains et marraines avaient pris l'initiative en notre nom aux fonts baptismaux. Et en cette cérémonie des promesses, faites la main sur l'Evangile, nous savions que cette offrande était une oblation au sacrifice, à la suite du Maître sous l'étendard duquel nous nous rangions. A défaut de l'expérience, notre formation religieuse dans la famille, au catéchisme, pendant la retraite, nous avait initiés aux exigences de la discipline chrétienne : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive ! »

Pouvons-nous nous rendre le témoignage que nous avons été fidèles comme notre Maître à la parole donnée ? Chaque péché de notre vie d'homme fut une façon de nous dérober, de nous reprendre : totalement par le péché mortel, en partie dans le péché véniel. Alors, par la rénovation intérieure des promesses de notre baptême, demandons et acquérons la grâce spéciale du mystère de la Purification, qui est la grâce d'une grande pureté de corps et d'esprit, de la pureté de tout péché délibéré et consenti, afin qu'ayant désormais le cœur pur nous méritions d'être présentés au jour voulu dans le temple éternel du Dieu qui doit faire pour toujours notre bonheur.

### III. — *Son oblation par Marie*

Il est enfin dans ce mystère une troisième oblation qui mérite de fixer nos pensées.

A la Présentation de Jésus, Marie, sa mère et notre mère, se trouve associée autrement que par le souvenir de sa purification légale. Il n'y a pas ce jour-là deux événements indépendants qui s'accomplissent : la Présentation de Jésus, la Purification de Marie. Marie prend une part active au premier et en fait c'est par son intermédiaire que l'Enfant Jésus est offert à son Père du ciel.

Si parfaite que soit son intelligence et si libre que soit sa volonté, il n'est encore que dans la condition des enfants. Il n'a pas encore l'usage de la parole ni la liberté de ses mouvements.

Dès lors, puisque Jésus ne peut manifester ses intentions, c'est Marie qui décide de soumettre son enfant au rite de la Présentation comme les autres enfants, elle qui le porte dans ses bras jusqu'au Temple, elle qui le présente au prêtre. Et pour bien souligner ce ministère de Marie, S. Luc lui fait tenir l'avant-scène tout au long de son récit.

N'oublions pas la place donnée à Marie par l'Eglise à notre entrée en ce monde et à notre entrée dans la vie consciente. Il est rare, dans les milieux chrétiens, que le petit baptisé ne soit pas, au sortir des fonts baptismaux, consacré par le prêtre à la Sainte Vierge. Le groupe familial va s'agenouiller devant l'autel de Marie qui, elle aussi, porte son enfant dans les bras. Et avec la santé du petit, ce que l'on recommande à sa sollicitude maternelle, c'est l'autre vie, la vie divine que vient de lui communiquer le baptême.

A la rénovation des vœux du baptême, au soir de la communion solennelle, cette place faite à la Sainte Vierge est encore plus marquée. Dans beaucoup de contrées on renouvelle les promesses du baptême par cette formule : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres et je me donne tout entier à Jésus par Marie. » Partout on dresse un trône à la Vierge, on fleurit et on illumine sa statue, on met sa jeunesse et sa vie sous sa protection : en un mot on fait personnellement profession d'être son enfant, comme on fait personnellement profession d'être l'enfant de Dieu.

* *

Ainsi ce mystère de la Présentation de Jésus nous replace au point de départ de notre vie chrétienne. Il est donc d'une leçon de très haute im-

portance pour nous et il porte avec lui des grâces spéciales en notre faveur.

Trop facilement nous regardons ces fêtes moins célébrées comme des fêtes de piété, selon l'expression courante, c'est-à-dire réservées à quelques bonnes âmes. S'il ne nous est pas loisible à tous de la célébrer par l'assistance à la sainte messe, du moins que notre âme recueille la leçon de ce grand mystère. Dans les missions, on fait renouveler solennellement au peuple les promesses du baptême. C'est l'occasion aujourd'hui de nous redonner du fond du cœur à Dieu par Marie, afin que notre vie chrétienne brille d'une flamme plus vive, comme la lumière des cierges de la Chandeleur. Ainsi soit-il.

## A L'ÉCOLE DES SAINTS

### X

### S. ANDRÉ CORSINI : LA CONVERSION

Mes frères,

En règle générale, la Providence dérobe soigneusement à nos regards la connaissance des choses à venir. Cependant, à titre exceptionnel et pour des raisons dont elle est seule juge, il lui arrive de révéler quelques événements futurs, soit en les exposant d'une façon précise et nette, soit en les laissant deviner sous des apparences symboliques.

### I

C'est ainsi qu'un songe prophétique donna un motif d'espérance à la future mère de S. André Corsini, haute patricienne florentine qui, de concert avec son époux, implorait ardemment la grâce de voir une postérité leur survivre. A vrai dire, l'avis était assez mystérieux : la noble dame, dans un rêve, crut donner le jour à un loup qui, sur le seuil d'un couvent carmélitain, se changeait brusquement en agneau. L'événement, néanmoins, se chargea de l'explication du songe. Lorsque naquit l'enfant tant désiré, il fut entouré de tous les soins imaginables, et plus tard aucun détail d'éducation ne fut négligé pour faire de lui un parfait gentilhomme et un sérieux chrétien.

Mais les tentations étaient nombreuses dans cette Florence du moyen âge, ardente, voluptueuse, commerçante et guerrière, toujours bouleversée par quelque fête ou quelque révolution. Les lignes molles des collines toscanes, l'azur du ciel italien, les palais, les marbres, les tableaux qui commençaient à faire de sa cité natale la capitale de l'art, parlèrent à l'adolescent des beautés terrestres, des jouissances, souvent impures, d'ici-bas. Les dissensions entre guelfes et gibelins, les émeutes et la guerre étrangère développèrent en lui le goût du commandement et de la violence, tandis que les diplomaties raffinées au moyen desquelles les Strozzi ou les Medicis commençaient à édifier leur fortune prochaine, lui inspiraient le sens de l'astuce et de l'intrigue. Comme tous les nobles florentins, ses pairs, André Corsini dut alors voltiger de cours d'amour en tournois, la dague au côté, ou bien s'affilier à l'un de ces multiples groupes de conspirateurs qui s'agitaient ténébreusement sous les arcades du Ponte-Vecchio ou sur la place de la Seigneurie.

Mais pourquoi nous attarder à rechercher les profanes détails de son existence dissipée ? Pour tout dire en un mot, le jeune homme paraissait assez mal en point, et, sans doute, ses rivaux devaient joyeusement le considérer comme perdu. Mais Dieu, qui avait déjà donné autrefois Monique à Augustin, avait placé auprès d'André une mère fermement chrétienne, qui ne se contentait pas de gémir sur les fautes de son fils, mais au contraire multipliait les objurgations et les réprimandes. Uu jour, à bout d'arguments, elle lui raconta son rêve mystique. André, âme foncièrement loyale, se reconnut dans le loup prédit ; dès lors, sa résolution fut prise. Afin de se transformer en agneau, il se fit admettre chez les religieux Carmes.

N'allez point croire que sa conversion fut facile. Les habitudes perverses ne se perdent point en un jour, et le démon sait parfaitement pénétrer dans les cloîtres, pour ranimer d'affreux souvenirs dans les cœurs pénitents ou susciter en eux de perfides suggestions. Le jeune moine eut à subir des luttes difficiles contre lui-même. Mais son courage, soutenu par la grâce, lui permit d'en triompher, si bien que, au bout d'un certain temps, ses supérieurs reconnurent en lui un sujet d'élite. Pour le perfectionner encore, ils l'envoyèrent à l'Université de Paris, et quand il revint avec l'anneau de docteur, il le chargèrent de diriger tous leurs monastères d'Etrurie.

Cependant, presque aux portes de Florence, la gracieuse cité de Fiesole venait de perdre son évêque. Sollicité d'accepter ce siège épiscopal, André s'y refusa longtemps. Son humilité répugnait à recevoir une charge dont il était le seul à ne pas se trouver digne. Il alla même jusqu'à se cacher dans la campagne pour éviter un si périlleux honneur ; mais la voix d'un enfant, inspiré par le ciel, fit découvrir son obscure retraite, et le Carme dut s'incliner devant la volonté souveraine que Dieu lui manifestait miraculeusement.

Dès qu'il eut été sacré évêque, il édifia son peuple par la pratique de ces nombreuses et délicates vertus épiscopales que S. Paul recommandait déjà à ses disciples Tite et Timothée. Bientôt sa sainteté fit l'admiration universelle. On en parla tant que le pape Urbain V résolut de l'éprouver sur un plus vaste théâtre. André fut envoyé comme légat à Bologne, où des séditions venaient d'éclater contre l'autorité du Souverain Pontife.

Pas plus alors qu'aujourd'hui, il n'était commode d'apaiser les foules et de les ramener dans la route du devoir. Aussi S. André Corsini rencontra-t-il de multiples épreuves dans l'administration des Romagnes. Des rebelles le menacèrent même de mort. Il sut leur opposer une prudence tranquille et ferme, appuyée sur le sentiment de la tâche sainte à accomplir et des secours que le Seigneur ne refuse jamais à ceux qui se confient

entièrement en lui. Le succès, un succès bien mérité, finit par couronner ses longs et patients efforts. Peu à peu les esprits s'apaisèrent, Bologne rentra dans l'obéissance, et l'on se mit à reconnaître que le légat pontifical était à la fois un grand chef et un saint.

Lui, cependant, ne s'attarda pas à respirer l'encens de vains éloges. Du moment où son œuvre était accomplie, il n'avait plus le droit de perdre dans les cités romagnoles un temps qu'il avait voué au service de Dieu. Il se hâta de retourner dans sa bourgade de Fiesole pour y reprendre son habituel labeur pastoral. Mais il avait trop présumé de ses forces. Non content d'accueillir avec joie les persécutions, les soucis, les veilles, les fatigues, les combats qui sont l'apanage de quiconque se consacre à une grande œuvre, il y avait ajouté les mortifications les plus austères, on serait tenté de dire les plus effrayantes. Il se souvenait, lui, d'un passé que tous avaient oublié. Il tenait à expier les excès de sa jeunesse orageuse. Et c'est ainsi qu'il consuma ses derniers jours en des macérations où il mettait son seul bonheur.

Bientôt ses jours furent comptés. La Sainte Vierge elle-même daigna en prévenir l'évêque, qui avait toujours été pour elle un serviteur aimant et filial. Il reçut l'avertissement céleste avec une paix sans mélange et dès lors ne s'occupa plus que d'une chose : de mieux préparer son entrée au ciel. Après son trépas, sa dépouille sacrée fut déposée dans l'église de Florence, où, depuis la canonisation d'André par Urbain VIII, elle est entourée d'un culte, aussi pieux que confiant, par la foule de ses compatriotes qu'il a si souvent protégés.

II

La conversion de ce grand saint qui, tout jeune, renonça aux jouissances illicites du monde pour se tourner du côté du ciel, est pour nous un précieux encouragement. On peut dire, en effet, que tout homme a besoin de se convertir, car ce mot est pris dans des sens assez larges pour comporter bien des différences.

Il y a la conversion proprement dite, c'est-à-dire celle qui consiste à abandonner l'état de péché mortel pour s'efforcer de vivre désormais de la vie de la grâce. Elle comprend de multiples degrés, car, d'une part, tous les coupables ne sont pas également misérables et, d'autre part, tous ne s'élèvent pas aussi haut dans la pratique de la vertu. Mais on appelle aussi conversion, d'une façon moins précise, la résolution d'une âme qui, sans se trouver habituellement en état de péché mortel, était languissante et qui décide de s'avancer dans les voies de la perfection. Cette conversion-là, aussi, varie d'intensité suivant la générosité de chaque âme. Tel homme qui se bornait à l'assistance dominicale à la messe, s'astreindra chaque jour à des méditations et à des prières facultatives ; tel autre renoncera à une carrière brillante pour entrer dans les Ordres sacrés ; un troisième fera mieux encore et ensevelira ses repentirs dans un cloître. Ainsi de suite.

De tous ces éléments divers, de toutes ces situations si différentes que nous venons brièvement d'indiquer, une notion commune se dégage : celle de la renonciation au mal et de l'aspiration vers Dieu. C'est là, à proprement parler, que se trouve la conversion. Lequel d'entre vous, m. f., se trouve assez supérieur à toutes les tentations, assez intimement uni avec Dieu pour estimer qu'il n'a pas besoin d'améliorer, de perfectionner son existence surnaturelle ? Si quelqu'un avait la sottise de penser ainsi, son erreur se doublerait d'une forte dose d'orgueil et de présomption.

Nous avons donc tous à nous convertir. Les véritables pécheurs, ceux que des fautes graves excluent de l'amitié du Seigneur et exposent à la damnation, y sont tenus d'une manière rigoureuse, d'autant plus qu'il y va du salut de leur âme. Mais même les chrétiens qui, quoique en état de grâce, ont vécu jusqu'à présent dans une certaine apathie surnaturelle, dans une certaine froideur à l'égard des choses saintes, sont fortement invités, dans leur propre intérêt, à faire de grands efforts vers plus de ferveur, plus de sacrifices, plus de sainteté en un mot.

Comment se produira cette évolution ? Ici encore les événements se dérouleront suivant un rythme diversifié presque infiniment. Il y a des conversions rapides comme un coup de foudre : c'est le cas, par exemple, de S. Paul qui, en route pour aller pourchasser les chrétiens de Damas, tombe sur le chemin et se relève avec une âme d'apôtre. Il y en a d'autres qui se poursuivent lentement et ne s'achèvent, comme celle de S. Augustin, qu'après de longues hésitations et de profondes études. Certaines sont radicales, en ce sens que l'homme, une fois revenu à Dieu, ne se détourne plus jamais de son but suprême, quelle que puisse être la violence de ses tentations. D'autres comportent des rechutes, plus ou moins fréquentes, suivies de retours de courage, et qui après un temps plus ou moins prolongé de fluctuations douloureuses, finissent par disparaître. A chacun de s'interroger, dans le secret de sa conscience, de se rendre un compte exact de sa situation actuelle, de reconnaître les progrès à réaliser et de prendre, en conséquence, les résolutions opportunes.

Il est hors de doute que ce labeur est pénible. Il n'en est pas moins nécessaire, car ce n'est pas sans fatigues que l'on parvient au seuil du paradis.

Notons d'abord que la conversion, par le fait même qu'elle est un acte surnaturel, ne saurait jamais être l'affaire de l'homme seul. La grâce de Dieu y est indispensable, tant pour rendre méritoire le geste initial que pour maintenir notre pauvre persévérance, sans cesse prête à défaillir. Mais le concours divin n'est jamais refusé à quiconque le demande avec les conditions requises.

Nous voilà donc pratiquement assurés de la possibilité où nous sommes de devenir des saints si nous le voulons. Ce sera le Très-Haut lui-même qui daignera se faire notre collaborateur dans cette entreprise. Ce sera lui qui nous enverra des inspirations, qui nous procurera les moyens les plus

propres à atteindre notre but, qui nous donnera le courage de ne pas reculer devant les obstacles. Toutefois, il est bien certain que le ciel ne nous dispensera point d'un travail personnel. Vous connaissez le vieux principe : « Celui qui nous a créés sans nous, ne peut pas nous sauver sans nous. » Cela à cause de la liberté qu'il nous a concédée et qui serait violée s'il se substituait totalement à nous pour l'action.

C'est à nous donc qu'il appartient d'orienter cette liberté vers le terme auquel nous devons tendre, et à implorer du Tout-Puissant le secours qui rendra nos tentatives fructueuses. A force d'énergie, de clairvoyance et de ténacité, nous devons venir à bout de notre tâche. Ne dites pas : « C'est trop difficile, » car rien n'est impossible à l'homme qui combat sous l'égide de Dieu et qui tend sa volonté entière vers la victoire promise. Ne dites pas : « e suis trop vieux, » car, plus vous avancez vers le jugement auquel nul mortel n'échappera, plus vous devez avoir hâte de mettre votre conscience en règle, afin de vous prémunir contre le pire des désastres. Ne dites pas non plus : « 'ai bien le temps : je suis jeune, » car les jeunes gens, comme les autres, courent le risque de la mort et rien ici-bas ne saurait leur garantir même une minute de vie. Ne dites pas, surtout : « Nous y réfléchirons, on verra plus tard. » Vous savez bien que les questions ainsi remises sont des affaires abandonnées. Si vous êtes lâche aujourd'hui, demain vous aurez moins de courage encore, car la peur — comme la vaillance — se développe par entraînement.

Et d'ailleurs, c'est maintenant, c'est dès aujourd'hui que la miséricorde de Dieu vous sollicite : tremblez de laisser passer une offre qui peut n'être pas renouvelée. Venez, au contraire, au Seigneur qui vous aime ; montrez-lui votre gratitude par un geste qui le consolera de vos abandons et témoignez-lui, par une ferveur toujours plus grande, votre invincible fidélité.

## LES FÊTES DE L'ÉGLISE

### XVIII

#### LA PURIFICATION

Quarante jours se sont écoulés depuis la naissance de l'Enfant Jésus. Marie et Joseph sont toujours à Bethléem ; le soupçonneux Hérode n'a pas encore donné l'ordre de tuer les SS. Innocents, et Marie demeure absorbée dans son bonheur, pénétrée de reconnaissance. Très instruite dans la Loi, elle sait que, d'après le Lévitique, toute femme qui vient d'enfanter est considérée comme souillée et que pendant quarante jours si c'est un fils, quatre-vingts jours si c'est une fille, elle doit rester éloignée du sanctuaire. Alors, pour être purifiée, elle doit offrir un sacrifice au Temple.

Elle sait aussi que tout fils premier-né appartient à Dieu et que, pour qu'il devienne la propriété de la famille, il faut le racheter. La Loi n'était pas dure pour les pauvres. Ils pouvaient racheter leur enfant par l'offrande d'un agneau, ou même, si le prix en était trop onéreux, par deux tourterelles ou deux petits de colombe.

Cette loi, elle ne l'ignorait point, n'était pas faite pour elle, mais elle veut s'y soumettre et se réduire au rang des pauvres. Avant d'aller au Temple avec elle, arrêtons-nous pour admirer son humilité.

I

La Mère de Jésus était instruite des adorables desseins de Dieu sur elle ; elle savait de quelle immensité de grâces elle avait été comblée, et qu'il n'y avait aucune tache en elle. C'était sa gloire, et la divinité se reflétait sur son âme sans qu'aucun nuage vînt s'interposer. Son âme était comme un beau miroir où la Sainte Trinité se regardait avec complaisance. Connaissait-elle les souillures et les misères du monde ? Elle les connaissait comme les anges les connaissent parce qu'ils les voient. Elle en éprouvait une grande compassion, mais ne méprisait personne, parce qu'elle considérait que sa pureté, son innocence, sa beauté morale, ses magnifiques prérogatives qui l'élevaient au-dessus de toutes les créatures étaient l'œuvre de la bonté divine et qu'elle n'y avait eu aucun mérite personnel. Elle n'était toujours qu'une créature, c'est-à-dire un néant devant le Créateur souverain.

Mère de Dieu, incomparablement pure, n'était-elle pas tentée de quelque dédain pour ces mères des hommes avec lesquelles elle allait être mêlée au Temple, et qui étaient couvertes de souillures devant Dieu, souvent même devant les hommes ? Nullement. Elle avait reçu la plénitude de la grâce et elle avait été confirmée en humilité. Depuis quarante jours elle avait joui de mystérieux colloques avec son Fils et elle avait admiré surtout comment le Fils de Dieu s'était fait petit enfant, avait revêtu notre chair, nos tristesses, nos dénuements et nos douleurs. Ce qui l'avait le plus frappée peut-être, c'était l'humilité divine. Dieu s'abaissant jusqu'à prendre notre humanité, le Créateur se faisant créature. Comment se serait-elle glorifiée des avantages qu'elle avait reçus, quand le Verbe de Dieu lui-même descendait jusqu'à ce néant ? « Elle se conforma donc, dit S. Thomas, à l'humilité de son Fils. » Comme lui, elle aimait à se précipiter dans les abaissements. C'est pourquoi elle se soumit avec joie à une loi qui supposait la souillure et qui ne la concernait pas.

Mais si elle s'humilia volontiers, n'eut-elle pas quelque peine à consentir à l'humiliation de son Fils ? Une mère aime à se sacrifier pour son enfant, on peut même dire qu'elle est faite pour le sacrifice, tant elle est habituée à s'oublier elle-même, à ne compter pour rien, à s'effacer. Pourvu que son enfant soit heureux, qu'il ne subisse pas les souffrances de la vie, elle est contente. Elle se dévoue à son bonheur et cela lui semble tout naturel. Mais que son enfant souffre, qu'il soit abaissé et humilié, cela, elle ne l'accepte pas, elle est blessée dans sa fierté maternelle. Or, le Fils de

Marie, le Maître du monde devait être racheté, comme s'il ne s'appartenait pas ; il devait se courber sous une loi faite pour les pécheurs, il passerait donc ainsi pour un pécheur ! Marie s'humiliait bien elle-même, parce qu'après tout elle considérait qu'elle n'était qu'une créature, mais voudrait-elle l'humiliation de son Fils, que devait aussi bien réprouver la dignité divine ?

Elle connut certainement ce sentiment, mais, à son ordinaire, elle consulta Dieu dans la prière ; elle consulta son Fils au berceau. Que lui fut-il répondu ? C'est que Jésus était venu pour servir les hommes, qu'il devait donc être traité comme un serviteur ; qu'en se faisant homme il avait accepté toutes les infirmités, les obligations, l'état, les devoirs de l'humanité ; que tel était le plan divin de la Rédemption d'Israël et du monde. Alors puisque Dieu le voulait ainsi, elle se soumit de tout son cœur, elle consentit au rachat de son Fils pour une humble somme d'argent et pour une paire de colombes ; offrande symbolique qui lui rappelait aussi que Jésus venait sur la terre pour donner l'exemple de l'amour, de la fidélité, de la simplicité et de la douceur.

## II

Marie et Joseph quittent donc Bethléem pour se rendre à Jérusalem. Pour eux quel heureux voyage ! Le printemps va paraître, la nature se rajeunit, mais la joie est surtout dans leur cœur. Marie porte dans ses bras son Fils, et comme ce divin fardeau lui paraît léger ! Jésus regarde sa sainte Mère et ce regard ensoleille son âme, met le ciel dans son cœur. Elle regarde son Fils, elle l'embrasse, elle lui témoigne tout son amour. Joseph porte les cinq sicles qui doivent servir à racheter l'Enfant ; il jouit de ce spectacle et s'il a connu des heures amères, comme il goûte la suavité de ces heureux moments !

Ils sont à la porte du Temple. Marie doit se rappeler la prophétie d'Aggée : « Voici ce que dit le Seigneur des armées : Encore un peu de temps et j'ébranlerai le ciel et la terre et la mer. J'ébranlerai toutes les nations, et le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison. » (II, 7-8). N'a-t-elle pas jeté en passant les yeux sur sa maison natale, la maison de sainte Anne, qui recevra aussi un rayon de cette grande gloire ? Elle comprend comment Dieu a remué les nations par l'édit de César qui l'a emmenée à Bethléem, et maintenant qu'elle va entrer dans le second Temple où Hérode fait exécuter de si magnifiques travaux, elle se rappelle aussi les prédictions de Malachie : « Voici que j'envoie mon Ange, et il préparera la voie devant moi. Et aussitôt il viendra dans son Temple, le Maître que vous cherchez, et l'Ange de l'Alliance que vous désirez ! Voici qu'il vient !... » (III, 1).

Il est venu, et ce « Maître, » cet Ange qui établira une alliance nouvelle et éternelle entre la terre et le ciel, c'est ce petit enfant qu'elle porte dans ses bras. Mais personne ne le sait qu'elle et son saint époux. Joseph verse les cinq sicles entre les mains des prêtres, l'Enfant est ainsi affranchi de l'obligation de rester au service des autels ; ils offrent le sacrifice des deux colombes, comme les pauvres. Marie a reçu la purification légale. Elle est perdue au milieu des jeunes mères qui sont venues aussi accomplir les prescriptions de la loi, et personne ne l'a distinguée parmi les autres. La fille des rois, la reine du ciel et de la terre n'est, comme les autres, qu'une humble fille du peuple.

« Or, dit S. Luc, il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël, et l'Esprit-Saint était sur lui. Or l'Esprit-Saint lui avait révélé qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint donc dans le Temple, poussé par l'Esprit. » (Luc, II, 25-27).

C'était peut-être le fils d'Hillel et le père de Gamaliel, sur lequel le Talmud garde un silence voulu, parce qu'il avait reconnu en Jésus le Messie et qu'il n'avait pas retenu la vérité captive.

Il se trouvait donc là quand Marie et Joseph s'acquittèrent de leurs obligations envers la Loi. L'Esprit-Saint lui parle et, comme ses yeux étaient fixés sur l'Enfant, lui dit, dans le langage mystérieux des âmes : « C'est lui ! C'est l'espoir et la consolation d'Israël, c'est le Messie ! » Il s'approche de Marie qui, instruite aussi par l'Esprit-Saint, a lu dans cette belle âme et connu son saint désir. Elle lui abandonne son Enfant ; il le prend dans ses bras, et, dans son bonheur, laisse échapper de ces lèvres ce touchant cantique :

« C'est maintenant, Seigneur, que vous délivrez votre serviteur, selon votre parole, et que vous le laissez aller en paix. Car mes yeux ont vu votre salut, ce salut préparé à la face de toutes les nations, cette lumière qui se révélera aux Gentils, cette gloire de votre peuple d'Israël. »

Cette scène, ce vieillard, ces paroles augustes, cette jeune mère aux traits si doux, ce bel enfant que Siméon tenait avec amour dans ses bras, avaient attiré tout un groupe de Juifs qui écoutaient, regardaient et admiraient. Des propos flatteurs s'échangeaient au sujet de l'enfant que tous considéraient comme un enfant prédestiné, puisque Siméon l'avait appelé la lumière et la gloire d'Israël. Marie et Joseph « étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui. » Puis le vieillard les bénit et, arrêtant sur Marie son regard prophétique qui pénétrait l'avenir, il laissa tomber ces paroles :

« Cet enfant est pour la ruine et pour la résurrection de beaucoup en Israël, et pour être un signe auquel on contredira. Et vous, un glaive de douleur transpercera votre âme. Par là les pensées cachées dans le cœur d'un grand nombre seront révélées. »

A la grande allégresse de Marie, heureuse d'apporter son enfant au Temple, succède soudain une grande douleur. Quoi ! ce Jésus, qui vient en Sauveur d'Israël, serait pour beaucoup de Juifs une cause de ruine et de perdition ! Elle se tait, mais

son âme est accablée, elle repasse dans son cœur ces paroles terribles, comme à la grotte elle repassait les propos affectueux des bergers, et elle offre à Dieu sa peine immense, sans comprendre pleinement encore.

« Il y avait aussi là une prophétesse, nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, d'un âge très avancé. Elle avait vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité, et elle était demeurée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Elle ne quittait pas le Temple et servait Dieu le jour et la nuit, dans le jeûne et la prière. » Elle aussi était venue au Temple poussée par l'Esprit de Dieu. Elle arriva au moment où Siméon parlait et sans doute qu'elle caressa respectueusement aussi l'Enfant Jésus. Il se manifesta doucement à elle ; elle sut qu'il était le Fils de Dieu, le Sauveur, le Rédempteur d'Israël ; et, comme elle avait le don de prophétie, elle se mit à « parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. » S. Luc ne nous a pas transmis ses paroles, mais il est sûr qu'elle le proclama le Messie et le Fils de Dieu.

L'Epiphanie se termine ainsi par la double manifestation de Jésus à ce saint vieillard et à cette pieuse femme, qui furent deux apôtres.

---

## XIX

### LA CHANDELEUR

La Purification s'appelle encore « Chandeleur, » dans le langage populaire, parce qu'en ce jour on bénit des cierges, *candelæ,* que l'on porte ensuite pendant la procession.

L'histoire ne précise pas l'origine de cette belle cérémonie. Il paraît certain toutefois que l'Eglise l'institua pour remplacer et abolir des cérémonies païennes qui provoquaient de graves désordres. Les païens célébraient en ce temps une fête licencieuse qu'on appelait *Amburbalia,* au cours de laquelle le soir ils allumaient des torches et des flambeaux et parcouraient tumultueusement la ville en poussant des cris. L'Eglise ne détruisit point les temples élevés aux idoles, elle les purifia et les consacra au Dieu des chrétiens. De même elle estima qu'il était plus facile de transformer des cérémonies profanes en cérémonies religieuses que de les abolir. Aussi bien favorise-t-elle les fêtes populaires et les innocents ébats. Jésus-Christ n'est pas venu apporter la tristesse sur la terre, mais la joie. La religion est grave, mais elle n'a rien de sombre, elle met des clartés dans la vie et dans les consciences. Les fêtes sont nécessaires : elles occupent l'esprit de pieuses pensées, d'heureux souvenirs, elles ensoleillent les saisons, les journées, elles sont reposantes. Les Papes résolurent donc d'employer ces flambeaux païens, de consacrer ces processions désordonnées à célébrer Jésus qui est la lumière et l'allégresse du monde, et comme les *Amburbalia* avaient lieu au mois de février, ils instituèrent la fête de la Purification, qui est la fête de la lumière, *lumen Christi.*

#### I

Le cierge a un sens symbolique. On y distingue trois choses, dit S. Anselme, la cire, la mèche et la lumière.

La cire est l'œuvre des abeilles qui sont vierges ; elle représente la chair du Christ prise dans le sein virginal de Marie. La mèche qui est à l'intérieur du cierge, c'est l'âme qui anime le corps ; la flamme, c'est la divinité, qui donne à l'âme sa lumière surnaturelle, son éclat et sa beauté. Le chrétien qui porte un cierge porte donc la lumière du Christ ; il est un Evangile vivant, c'est un autre Jésus-Christ. Il donne comme lui cette pure et éclairante lumière qui communique à la terre la douceur, la joie de vivre, la vérité.

Dans les cérémonies de l'Eglise, tout est esprit de vie ; le plus humble détail a un sens profond ; elles donnent au culte extérieur sa splendeur, qui attire et touche ; c'est pourquoi l'impiété les raille pour en détourner les fidèles, ou elle les renferme dans l'intérieur des temples pour qu'elles perdent leur rayonnement. Elle veut mettre la lumière sous le boisseau et l'éteindre. L'Eglise ressemble à un arbre magnifique qui présente à l'admiration du passant ses feuilles luxuriantes. Enlevez à cet arbre ses feuilles, vous le faites lentement mourir. Otez à l'Eglise son culte extérieur : elle végète, elle s'amoindrit. Ayez donc le culte des cérémonies, aux symboles gracieux et parlants ; elles sont comme la mise en scène de la doctrine, elles la font pénétrer dans nos cœurs et dans notre vie, elles élèvent l'âme et ajoutent à sa vigueur, à sa beauté.

En cette fête de la Purification, tout est lumière, tout redit la parole de Siméon : « Le Christ est la lumière qui se révélera aux nations. *Lumen ad revelationem gentium.* » Le cierge rappelle l'étoile qui conduisait les mages à la crèche. La Purification est ainsi la continuation logique, l'épanouissement et le couronnement de l'Epiphanie.

Les prières de la bénédiction des cierges sont également pleines de sens :

« O Dieu qui avez exaucé aujourd'hui la demande du juste Siméon, nous vous prions humblement de daigner bénir et sanctifier, par l'invocation de votre saint nom, par l'intercession de la bienheureuse Marie toujours vierge, dont nous célébrons dévotement la fête, et par les prières de tous vos saints, ces cierges, pour l'usage des hommes et pour la santé des corps et des âmes, soit sur la terre, soit sur les eaux...

« Sanctifiez, bénissez et allumez ces cierges au feu de la céleste bénédiction. Car nous, vos serviteurs, nous désirons les porter allumés, après les avoir reçus pour la gloire de votre saint nom, afin que, les offrant à vous notre Dieu et notre Seigneur, rendus dignes et enflammés du feu de votre charité très douce, nous méritions d'être présentés dans le temple saint de votre gloire. »

Voici, dans l'oraison qui suit, l'explication du symbole : « Sanctifiez ces cierges par la lumière de votre grâce. Comme ces flambeaux allumés à un

feu visible chassent les ténèbres de la nuit, faites que nos cœurs, illuminés d'un feu invisible, c'est-à-dire de la splendeur du St-Esprit, soient délivrés des vices qui rendent aveugles ; afin que, l'œil de notre âme étant purifié, nous puissions voir les choses qui vous sont agréables et utiles à notre salut, et arriver, après les ombres obscures de ce siècle, à la lumière qui ne s'éteint jamais. »

Enfin l'Eglise demande pour nous les grâces qu'a reçues le vieillard Siméon au Temple. «Eclairé par la lumière du St-Esprit, il a reconnu, reçu et béni » l'Enfant Jésus. « Faites qu'éclairés et instruits par la même grâce du St-Esprit, nous vous reconnaissions avec vérité et nous vous aimions avec fidélité. »

Ces cierges sont bénits non seulement pour être portés durant la procession, mais pour l'usage des chrétiens, « pour la santé du corps et de l'âme, soit sur la terre, soit sur les eaux. » Nous devons donc les garder dans nos maisons, afin qu'ils en soient la bénédiction, comme l'arche dans la maison d'Obédédom. Ils sont aussi notre protection dans tous les dangers. Nous les allumons auprès du lit des mourants, pour affirmer notre foi en l'âme immortelle, lumière qui ne s'éteint point et qui brillera toujours au ciel auprès de Dieu, si elle a trouvé grâce devant lui. Avec le cierge bénit nous faisons une dernière fois sur eux le signe de la croix, nous leur disons au revoir dans la divine espérance, et ils s'en vont dans l'autre vie, accompagnés ainsi des prières de l'Eglise et fortifiés par la vertu de la croix.

II

Les oraisons terminées, le prêtre répand de l'eau bénite et de l'encens sur les cierges. Ils sont ainsi consacrés à Dieu et séparés des choses profanes ; la bénédiction de l'Eglise leur a conféré comme un caractère surnaturel et quelque chose de divin, puisqu'on les encense. Ensuite on les distribue aux fidèles. On les allume, ils représentent Jésus-Christ, la lumière des nations. Aussi l'Eglise entonne-t-elle le cantique de S. Siméon : *Nunc dimittis*. Après chaque verset, le chœur répète l'antienne, composée des dernières paroles du saint vieillard : « Il sera la lumière des nations et la gloire de votre peuple d'Israël. »

Puis la procession se met en marche et chacun tient dans ses mains ce flambeau allumé, ce cierge qui a été bénit par l'Eglise et qui figure le Christ dont S. Jean a écrit : « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. » Ces flambeaux qui se meuvent, joyeux, comme est toujours la lumière, paraissent animés. C'est l'âme chrétienne qui marche, qui vit de la vie de la grâce, qui va, empressée, à la prière, au travail, au devoir, qui se rappelle toujours Jésus-Christ, ses enseignements, son zèle et son courage à accomplir sa rude mission. Prenons garde qu'on ne dise de nous : « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. »

La première procession a été faite au Temple de Jérusalem. Elle se composait de Marie, qui portait l'Enfant Jésus, de Joseph, qui priait en silence, de Siméon, qui chantait sa reconnaissance, disant qu'il avait assez vécu puisqu'il avait vu le Sauveur, d'Anne, qui parlait de l'Enfant, qui le proclamait le Messie et qui faisait accourir par ses discours enflammés tous ceux qui attendaient le Rédempteur d'Israël. Ils étaient donc nombreux, ceux qui s'associaient à cette procession si religieuse, si émouvante. Seule Marie était triste, car elle ne pouvait enlever de sa mémoire, où elles s'étaient incrustées, de son cœur qu'elles avaient transpercé, les douloureuses prédictions de S. Siméon.

Le prêtre ferme la marche, il est revêtu des ornements violets, couleur de la supplication, couleur de l'exil : car que sont les processions, sinon la marche des exilés qui soupirent après la patrie ? Soyons recueillis, pieux, résignés comme Marie, intérieurs comme Joseph, enthousiastes comme le vieillard Siméon, et laissons déborder notre cœur comme Anne dans les chants qui nous redisent tous les détails rappelés dans l'Evangile. Nous accompagnons l'Epoux céleste, le divin Emmanuel, les chants s'adressent à Jérusalem qui va recevoir Jésus dans son Temple : « Décore la chambre nuptiale, ô Sion ! et reçois le Christ-Roi. Accueille avec amour Marie, qui est la porte du ciel. Car elle tient dans ses bras le Roi de gloire, celui qui est la lumière nouvelle... La Vierge s'arrête, elle présente dans ses mains son Fils, engendré avant l'étoile du matin. Siméon le reçoit dans ses bras, il annonce aux peuples qu'il est le maître de la vie et de la mort et le Sauveur du monde. »

La scène est bien décrite : nous voyons l'attitude modeste de la Vierge, celle de Siméon, qui prêche non seulement aux Juifs du Temple, mais aux peuples de tous les temps Jésus, cet enfant si frêle qui est cependant le maître de la vie et de la mort.

Et l'Eglise ne se lasse pas de rappeler chaque mot de ce touchant récit : Siméon qui a reçu une réponse du Saint-Esprit — il l'avait donc sollicitée, cette réponse, dans son impatience de voir le Christ avant de mourir ; — Marie et Joseph qui offrent pour l'Enfant au Seigneur deux tourterelles ou deux petits de colombes, « ainsi qu'il est écrit dans la loi du Seigneur. » Car leur grand souci, c'est d'observer la loi du Seigneur en tout point. C'est « pour remplir à l'égard de l'Enfant Jésus la coutume de la loi », qu'ils l'ont amené à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, *ut sisterent eum Domino*.

Les flambeaux allumés ont circulé dans toute l'église, les chants ont retenti sous les voûtes. La procession est terminée ; le prêtre dépose la couleur violette et prend la couleur blanche pour la messe.

---

XX

L'OFFICE DE LA PURIFICATION

« O Dieu, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple. Comme votre nom, ô Dieu, votre gloire s'étend jusqu'aux extrémités de la terre. Votre droite est pleine de justice. »

I

Ainsi chante l'Introït. ésus au Temple nous apporte la miséricorde, il y vient par bonté, et il nous enseigne la bonté. Ce qu'il dit à l'âme de Siméon inspire au saint vieillard des effusions de reconnaissance. Mais il vient aussi armé de sa justice. Malheur à ceux qui ne profiteraient pas des grâces reçues dans sa douce et royale visite ! A la miséricorde et à la justice s'adjoint la grandeur : « *Magnus Dominus*... Le Seigneur est grand et digne de toute louange, dans la cité de notre Dieu, sur sa montagne sainte. »

Quelle grandeur ineffable dans ses procédés d'amour ! Il veut, lui, le Dieu infini, réconforter cet humble vieillard, combler ses espérances et réjouir par ses faveurs Anne, cette pauvre femme qui survient au moment opportun, qui regarde, écoute et ne tarit plus en paroles d'action de grâces.

« Faites, Seigneur, que, comme votre Fils unique a été présenté au Temple dans la réalité de notre chair, nous vous soyons présentés aussi dans la pureté de notre âme. » (Collecte).

Maintenant l'Epître, tirée du prophète Malachie : « Le Seigneur Dieu dit : « Voici que j'envoie mon ange et il préparera la voie devant ma face. Et aussitôt viendra à son Temple le Dominateur que vous cherchez et l'Ange de l'Alliance que vous désirez. »

L'ange que Dieu envoie, c'est ean-Baptiste, qui annonce le Sauveur, « l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. » Il nous a parlé pendant l'Avent, il a préparé les voies du Seigneur et affranchi nos consciences. Maintenant c'est l'Ange de l'Alliance qui vient. Il vient dans la douceur pour conclure une alliance éternelle avec nos âmes, mais si nous le repoussons, il viendra en dominateur, « et qui pourra soutenir sa vue ? »

C'est toujours la miséricorde et la justice qui veulent s'embrasser en nous. Mais la miséricorde n'est pas la faiblesse, et l'amour méconnu, rejeté, outragé, a des retours terribles. « Il est comme le feu qui purifie les métaux » dans les ardentes flammes du creuset. Il faut que toutes les scories tombent pour que l'or soit pur. Il faut que l'âme soit pure comme cet or qui a subi l'épreuve du feu, pour qu'elle offre à Dieu des sacrifices agréables.

Notre modèle, c'est Siméon : « Le vieillard portait l'Enfant, mais l'Enfant conduisait le vieillard. » (Graduel). Le Sauveur se laissait porter, mais il parlait au c ur du proph te, il l'instruisait, il lui apprenait que celui qu'il tenait dans ses bras était le Maître de l'univers et le Sauveur du monde. Siméon écoutait avec docilité ; il ne trouvait dans son esprit, dans sa langue, aucune parole qui pût exprimer la vérité qui brillait en lui comme une lumière éclatante, ni les sentiments qui l'animaient. Il vo ait à la fois la grandeur de Dieu et la profondeur de son propre néant, et il se laissait inspirer, diriger par l'Enfant ésus. Ainsi doit agir l'âme fidèle qui a reçu la visite de son Dieu dans la sainte communion. C'est le même Enfant divin que portait Siméon, qui l'éclaire. Il lui révèle ce qui déplaît encore à Dieu en elle, tous les devoirs qu'elle doit accomplir, pour lui être pleinement agréable. Qu'elle acquiesce docilement et qu'elle se laisse conduire.

L'Evangile nous retrace la scène du Temple. Il nous rapporte le cantique de Siméon, mais il s'arrête à la prédiction douloureuse pour ne point apporter une teinte de deuil à cette fête, que l'Eglise veut toute à la joie. Le temps viendra où, pendant le Carême, nous compatirons aux douleurs de Marie. Cette douleur-ci fut d'autant plus cruelle qu'elle survint en plein bonheur, comme un coup de tonnerre dans un ciel calme et serein. Cet enfant qui réjouissait tout le monde sera une cause de chute pour beaucoup en Israël. Lui, qui n'apporte que des sourires et des bienfaits, il sera une cible sur laquelle pleuvront les flèches de tous côtés. « Et votre âme, ô Marie, un glaive la transpercera. » Mais pourquoi le doux vieillard tient-il un langage aussi dur et parle-t-il au futur ? N'est-ce pas dès maintenant que l'âme de Marie est pénétrée par le glaive de ces paroles ? Et quelle mère entendrait sans frissonner une pareille prophétie ?

C'est que la douleur est le grand mot de la vie. Nul ne saurait s'y soustraire, parce que Dieu l'a voulue pour tous. ésus-Christ lui-même a dit aux disciples d'Emmaüs « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ? » S'il a souffert, sa mère, sa parfaite imitatrice, devait souffrir aussi. Et elle commence aujourd'hui. Jusqu'ici sa vie avait été heureuse ; elle n'avait connu que les tristesses ordinaires et la pauvreté, mais ces épreuves n'avaient pas pénétré dans son cœur. Pourquoi Dieu a-t-il voulu que sa sainte mère, qui était l'innocence même, subît ainsi les coups d'un glaive aigu dans son cœur ? C'est parce qu'elle devait nous servir de modèle et nous apprendre à souffrir. Dans nos peines et nos traverses, alors que nous serions tentés de nous plaindre de la sévérité de Dieu, nous regarderions Marie, nous la verrions au pied de la croix et nous dirions : « Marie n'a pas mérité de souffrir, et ses souffrances sont plus cruelles que les nôtres. Souffrons donc courageusement comme elle, et avec elle. »

Siméon a ajouté cette parole profonde : « Un glaive vous percera l'âme, afin que soient révélées les pensées de beaucoup de cœurs. » C'est là que Dieu et même les hommes voient si nous sommes vraiment fidèles et chrétiens. L'épreuve seule révèle la valeur et le fond des âmes.

Mais l'Eglise détourne aujourd'hui notre pensée de ce spectacle, de cette prédiction, de cette douleur ; elle nous montre plutôt la douceur, le charme et le bonheur de la Sainte Vierge : « La grâce est sur vos lèvres ; c'est pourquoi Dieu vous a bénie pour l'éternité et pour les siècles des siècles. » (Offertoire).

II

Les Antiennes des vêpres résument les faits et les enseignements de cette fête. C'est d'abord la glorification de Siméon : « Siméon, juste et crai-

gnant Dieu, attendait la Rédemption d'Israël, et l'Esprit-Saint était en lui. — Siméon avait reçu cette réponse du Saint-Esprit qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Seigneur. — Siméon reçut l'Enfant dans ses bras, puis il rendit grâces et bénit le Seigneur. »

Ensuite ce chant du vieillard inspiré : « Cet enfant sera la lumière qui se révélera aux Gentils et la gloire du peuple d'Israël. »

On remarquera ici encore que, pour ne pas attrister cette fête, la liturgie ne fait pas allusion à la prophétie douloureuse de Siméon. Elle se borne, à vêpres, à mentionner les offrandes faites par Marie et oseph, et la présentation de ésus au Temple. « Ils offrirent pour lui au Seigneur deux tourterelles ou deux petits de colombes. »

Et enfin dans l'antienne de *Magnificat :* « Aujourd'hui, la Bienheureuse Vierge Marie a présenté l'Enfant Jésus au Temple, et Siméon, rempli de l'Esprit-Saint, l'a pris dans ses bras et il a béni Dieu à jamais. »

Ne nous étonnons pas que l'Eglise répète si souvent les mêmes choses : c'est la nature de son enseignement et de tout enseignement. Quand le peuple, au moyen âge, ne savait pas lire, et que cette science était réservée à des privilégiés instruits dans les écoles des abbayes, il savait toujours regarder et écouter. Les vitraux étaient la joie de ses yeux. Il y voyait les principales scènes de l'Evangile et de la vie des saints. Cette vision constante entrait dans son âme et le forçait à méditer les grandes vérités de la foi. Il creusait mieux que nous ces vérités, qui lui étaient aussi expliquées par les prêtres, et il savait aussi mieux que nous l'histoire des saints. De même, le chant grégorien était la joie de ses oreilles. L'histoire de Siméon, par exemple, lui était chantée sous toutes les formes, sa mémoire la lui redisait avec le chant qui s'y gravait. La vie pour lui prenait une autre couleur que la nôtre. Il vivait de l'enseignement reçu par la vue et par l'audition ; il revoyait, dans son labeur quotidien, les bons saints qui lui avaient parlé à l'église et qui le pressaient d'être comme eux plein de bonté et de courage, de les imiter dans leur patience et leur foi, de se confier à la Providence, lorsqu'éclataient les fléaux ou les revers. Le peuple chrétien fredonnait les antiennes qu'il avait entendues à l'église et qu'il comprenait, parce que le latin était la langue universelle. Il s'entretenait avec la foi des saints, il vivait leur espérance. Ne peut-on pas penser avec certitude qu'il avait plus de bonheur intime que nous ?

Après les vêpres de la Purification se chante pour la dernière fois le majestueux *Alma Redemptoris Mater*. On y invoque « la mère du Rédempteur, » la « porte du ciel, l'étoile de la mer. »

On la supplie de « secourir le peuple qui tombe et qui veut se relever. » Comme cette prière demeure actuelle ! « Vierge avant la conception, vierge après la maternité, en écoutant l'*Ave* de la bouche de Gabriel, ayez compassion des pauvres pécheurs. »

Nous ne le chanterons plus qu'à l'Avent prochain. Aujourd'hui, après Complies, nous entonnerons l'*Ave Regina cœlorum :* « Salut, reine des cieux ! Salut, souveraine des anges ! Salut, ô racine qui avez produit le fruit du Christ ! Salut, ô porte du ciel ! C'est de vous qu'est sortie la lumière du monde ! Réjouissez-vous, Vierge glorieuse, belle au-dessus de toutes les Vierges ! Nous vous saluons, adieu, ô toute belle ! Pour nous priez le Christ ! »

Ils sont si beaux, suppliants et joyeux, ces accents, qu'ils ne sauraient être bien traduits qu'en passant par les lèvres des anges.

---

## AUX ENFANTS DE MARIE

### XCVI

#### LA PRIÈRE INDULGENCIÉE

Nous savons qu'après avoir obtenu le pardon de nos fautes il nous reste ordinairement une peine temporelle à expier ; et c'est en ceci que nous apparaît le rôle de l'indulgence.

* *

Il est de foi que si une âme réconciliée n'a plus à craindre les châtiments de l'éternité, la justice de Dieu attend d'elle une satisfaction nécessaire, soit en ce monde par le moyen d'œuvres expiatrices, soit en l'autre par les douleurs du purgatoire; nous sommes pardonnés, mais il nous reste une dette à acquitter. Or l'indulgence a pour objet de nous aider à le faire, après l'absolution reçue.

L'Eglise, le catéchisme nous l'enseigne, possède le plus riche trésor de mérites. Tout ce que le Sauveur du monde a acquis par l'effusion miséricordieuse de son sang, dont une seule goutte eût suffi pour la Rédemption des hommes, tout ce que la Sainte Vierge a mérité par les vertus et les douleurs de sa vie, elle dont l'innocence ne fut jamais ternie par le péché et qui, par le fait, ne devait aucune expiation, tous les actes de vertu des élus et tout ce que les âmes saintes — et nous-mêmes, si nous le sommes — souffrent au delà de leur dette personnelle, tout cela poss de une valeur satisfactoire incomparable. Or, par le moyen des indulgences, nous pouvons puiser dans ces richesses autant que nous le voulons. L'Eglise, dans sa bonté maternelle, ne nous impose, lorsque nous nous confessons, qu'une légère pénitence, le plus souvent insuffisante pour réparer l'offense de nos péchés. Et comme, pour sauvegarder les droits de la justice divine, cette réparation doit être complète, l'Eglise nous permet, pour y satisfaire, de nous servir des mérites que nous n'avons pas acquis, les mérites surabondants de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et des saints.

Du reste, rien de plus facile pour nous que de gagner chaque jour de nombreuses indulgences. Une indulgence partielle, du moins, est ordinairement attachée à la récitation d'une prière. Or, parmi les prières que nous avons l'habitude de

réciter, il en est peu auxquelles le Pape ou les évêques n'aient pas accordé cette insigne faveur, pour qu'ainsi nous puissions chaque jour diminuer notre dette envers Dieu, en empruntant au trésor de l'Eglise. Si nous terminons nos prières du matin et du soir par les actes de foi, d'espérance et de charité, si nous sommes fidèles à l'*Angelus* lorsque la cloche nous en avertit, si pendant la semaine nous assistons à la sainte messe, si nous faisons un quart d'heure de visite au T. S. Sacrement, si nous récitons une simple dizaine de chapelet, ces pratiques de piété extrêmement faciles nous vaudront de multiples indulgences.

Tout en menant la vie chrétienne la plus ordinaire, nous pouvons la remplir d'œuvres satisfactoires. En outre, à combien d'invocations et de formules pieuses que nous connaissons, ont été attachées des indulgences ! Voulez-vous agrandir le nombre de vos mérites pour le ciel ou du moins diminuer la dette que vous avez contractée envers la justice divine ? Placez dans votre livre de prières ces invocations bénies, que votre livre mettra fréquemment sous votre regard et qui, à force d'être récitées, finiront par se graver dans votre mémoire et reviendront d'elles-mêmes sur vos lèvres. A vrai dire, même si notre journée comporte de nombreuses occupations, nous pouvons toujours y trouver le temps de dire nos prières, le *Benedicite*, l'*Angelus*, une dizaine de chapelet ; nous pouvons toujours mêler à notre travail quelques pieuses invocations qui, tout en élevant notre âme vers le ciel, nous donnent le moyen de satisfaire à Dieu pour nos péchés.

Si l'indulgence est un moyen à notre portée et qui se confond avec la pratique habituelle de notre vie, elle ne peut être gagnée qu'à certaines conditions. La plus nécessaire, je dirai la seule nécessaire, est l'état de grâce, c'est-à-dire l'absence de péché mortel. Aussi avec quel soin devons-nous garder le trésor de la grâce et nous éloigner du péché grave qui en est l'ennemi ! Afin de ne rien laisser perdre du trésor abondant mis à notre disposition, prenons l'habitude de dire à Dieu chaque matin : « De toutes les indulgences qui seront attachées à mes exercices de piété et à mes bonnes œuvres, je désire recueillir le fruit ; je vous les offre, Seigneur, pour l'expiation de mes péchés, et je vous les offre par les mains de la T. S. Vierge. »

Que la miséricorde divine est grande de nous avoir donné un moyen si commode de payer nos dettes ! Tout péché volontaire est, de la part d'une âme, comme une sorte d'apostasie. Par la grâce du baptême et de la sainte communion, nous avons été consacrés à Jésus-Christ. Chaque fois donc que nous commettons un péché grave, sous n'importe quelle forme, nous méritons les derniers châtiments. Hélas ! si Dieu nous eût traités selon les rigueurs de sa loi, où en serions-nous maintenant ? Mais il pardonne à notre repentir et, pour effacer en nous jusqu'à la dernière empreinte du mal et en cicatriser les plaies, il nous permet de puiser dans le trésor de l'Eglise toutes sortes d'indulgences.

* *

Les juges de la terre, lorsque nous avons transgressé leurs ordres, ne savent que punir. Vous, mon Dieu, au contraire, vous nous rendez avec le pardon, l'espoir, la confiance. C'étaient des supplices sans fin que nous avions mérités ; dès que vous nous voyez repentants, pourvu qu'à notre douleur nous ajoutions quelques actes méritoires, vous nous montrez le ciel. O Jésus, qui cent fois m'avez ainsi pardonné, soyez-en éternellement béni !

## EXPLICATION DU CATÉCHISME

### 9e LEÇON

#### LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST ET DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

Q. 82. — *Qu'est-ce que Jésus-Christ ?*

R. — *Jésus-Christ est le Fils de Dieu fait homme.*

Les explications utiles ont été données précédemment. Cf. question 36, 63, 64, 67, 73.

Q. 83. — *Comment savons-nous que Jésus-Christ est le Fils de Dieu ?*

R. — *Nous savons que Jésus-Christ est le Fils de Dieu parce que lui-même l'a affirmé clairement et l'a prouvé.*

Un nouveau camarade vous arrive, mes enfants. Vous désirez être renseignés sur sa personne et sur sa famille. Que faites-vous ? Vous lui posez des questions : Comment te nommes-tu ? Comment se nomment tes parents ? Que font-ils ? Où habitent-ils ? N.-S. Jésus-Christ a répondu lui aussi à ces questions comme le camarade interrogé par vous : Mon nom est Jésus-Christ. Mon Père, c'est Dieu ; ma mère, Marie, fille de Joachim et d'Anne. Mon Père est le Créateur et le Maître absolu de toutes choses. Il habite au ciel ; ma mère habitait Nazareth.

Ayant reçu les réponses de votre camarade, en général vous les accepterez comme vraies, parce que celui-ci n'aurait pas pu mentir sans que ses mensonges soient bientôt découverts. Vous croirez d'autant plus facilement à sa parole qu'il vous apparaîtra dans la suite comme vertueux, c'est-à-dire ennemi de tout ce qui est mal et particulièrement du mensonge. C'est aussi la raison pour laquelle nous pouvons croire aux affirmations de Jésus : jamais on n'a pu découvrir en lui aucun péché, si petit soit-il.

Dans le cas où vous auriez des raisons de douter de la parole de votre camarade, vous demanderez des preuves. Bien que nous n'ayons aucune raison de douter de la parole de Jésus, il a voulu nous prouver qu'il est bien le Fils de Dieu.

Q. 84. — *Comment Jésus-Christ a-t-il prouvé qu'il est le Fils de Dieu ?*

R. — *Jésus-Christ a prouvé qu'il est le Fils de Dieu en accomplissant les prophéties et en faisant de nombreux miracles.*

Votre père est à la tête d'une maison de commerce. Il a besoin d'un employé de bureau pour tenir ses comptes. Un homme se présente, affirmant être capable de tenir cet emploi. Que va faire votre père ? Il lui fera exécuter un travail de comptabilité pour s'assurer que cet homme est bien ce qu'il affirme, un comptable sérieux.

De même, pour prouver qu'il est bien le Fils de Dieu et Dieu lui-même, Jésus-Christ a accompli des œuvres divines, des œuvres qui ne peuvent être accomplies que par Dieu : il a réalisé les prophéties et fait des miracles.

—

Q. 85. — *Qu'est-ce qu'une prophétie ?*

R. — *Une prophétie est l'annonce d'événements futurs que Dieu seul peut connaître à l'avance.*

Il y a des événements que nous pouvons connaître à l'avance. Ainsi nos calendriers annoncent les éclipses de soleil ou de lune qui se produiront dans l'année. Ce n'est pas là une prophétie, car les calculs de la science peuvent prévoir exactement le jour, l'heure et la minute ou se produisent ces phénomènes. La plupart des événements échappant aux calculs de la science, ne peuvent être connus d'avance. Personne n'avait prévu l'assassinat du Président de la République en mai 1932. D'autres événements peuvent être prévus, sans qu'il soit possible de préciser la date ni le lieu. Nous savons que nous mourrons ; mais quand et où mourrons-nous ? Voilà ce qui nous est inconnu.

Dieu, lui, connaît tout : le passé, le présent et l'avenir. Plusieurs fois il a voulu nous faire partager sa connaissance de l'avenir. Il a dévoilé à des hommes des événements futurs ou des circonstances concernant des événements futurs, événements ou circonstances que l'homme était incapable de connaître d'avance par aucun moyen. L'annonce de ces événements est une prophétie. Les hommes qui ont reçu de Dieu ces renseignements sur l'avenir, avec mission de les transmettre aux autres, sont des prophètes.

—

Q. 86. — *Jésus-Christ a-t-il accompli les prophéties qui le concernaient ?*

R. — *Oui, Jésus-Christ a accompli les prophéties qui annonçaient sa vie, sa mort et sa resurrection.*

Dieu avait promis à Adam et à Eve, après leur péché, qu'il leur enverrait un Rédempteur, mais il ne leur avait pas fait connaître la date ni le lieu de sa naissance. Plus tard, dans les cinq siècles qui précédèrent la venue du Rédempteur, des prophètes précisèrent ces détails, ainsi que d'autres circonstances de la vie du Sauveur. Il y eut quatre grands prophètes et douze petits. Les quatre grands se nomment Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel. Ces prophètes annoncèrent que le Messie naîtrait à Bethléem (Michée), au milieu de la dernière des soixante-dix semaines d'années commençant au second édit d'Artaxercès Longue-Main (Daniel), que sa mère serait une vierge (Isaïe), que les Mages viendraient d'Orient pour l'adorer (Isaïe), que des enfants seraient massacrés à cause de lui (Jérémie), qu'il serait obligé de fuir en Egypte (Osée), qu'il habiterait Nazareth (Isaïe). Ils annoncèrent aussi son baptême (Isaïe), son jeûne au désert et sa prédication (Isaïe, David), ses vertus (Isaïe, Ezéchiel, David), son entrée à Jérusalem (Zacharie), l'institution d'un nouveau sacerdoce (Malachie), la trahison de Judas et le prix de trente deniers (Zacharie, David), l'agonie au Jardin des Oliviers (David), l'abandon des Apôtres (Zacharie), la déposition des faux témoins et le silence de Jésus devant ses accusateurs (David, Isaïe), les moqueries et les outrages dont il serait l'objet (David, Isaïe, Jérémie), la flagellation (David, Isaïe), sa mort sur la croix entre deux voleurs (David, Isaïe, Zacharie), les railleries des bourreaux, le partage de ses vêtements et sa dernière prière (David), sa descente aux enfers (Osée, Zacharie), sa résurrection (David, Osée, Isaïe), son ascension et sa gloire dans le ciel (David).

C'est donc, très détaillés, un portrait de Jésus-Christ et un récit de sa vie qui ont été présentés par les prophètes pendant les siècles qui ont précédé sa naissance. Il est évident que de pareilles précisions ne pouvaient être connues que de Dieu seul.

Celui qui réaliserait exactement ces prophéties, et celui-là seul, serait donc l'envoyé et le Fils de Dieu promis aux hommes. En effet, quand vous devez rencontrer, au cours d'un voyage, une personne que vous ne connaissez pas, on vous donne d'avance certains détails qui vous permettront de la reconnaître : on vous indique son âge, sa taille, le vêtement qu'elle portera, l'endroit précis où elle se tiendra. Quelquefois on ajoute une particularité qui rendra toute erreur impossible : cette personne tiendra dans sa main droite tel objet, un journal, une clef, une fleur. Lorsque, arrivé au lieu où doit se faire la rencontre, vous observez sur un voyageur tous les détails annoncés, vous êtes absolument sûr que c'est bien là la personne attendue.

Si vous comparez maintenant le portrait et la vie du Sauveur au portrait et au récit donnés par les prophètes, vous êtes obligés de reconnaître que Jésus-Christ a exactement réalisé toutes les circonstances prédites par les prophètes. Il n'y a donc aucun doute : il est bien le Fils de Dieu que les hommes attendaient.

—

Q. 87. — *Qu'est-ce qu'un miracle ?*

R. — *Un miracle est un acte accompli par la puissance de Dieu, en dehors des lois de la nature.*

La nature, aidée par les appareils que la science a inventés, accomplit des choses étonnantes. Par exemple, nous pouvons entendre parler une personne placée à plusieurs centaines de kilomètres. Cela n'est pas un miracle : nous savons, en effet, que le son peut être conduit au loin par un fil —

c'est le cas du téléphone — ou simplement par l'air — c'est le cas de la T. S. F. — Nous savons aussi que ce son, devenu à une certaine distance très faible et imperceptible, peut être amplifié, c'est-à-dire rendu plus fort, de façon à pouvoir être entendu. Cela nous semble merveilleux, parce que pendant longtemps on ne s'est pas douté que la nature, aidée par la science, pouvait faire cela. Le jour où l'on a fait cette découverte, on a été étonné et aujourd'hui encore on est dans l'admiration devant la puissance et la belle organisation de la nature. Mais il n'y a là aucun miracle; la nature et l'homme, seuls, ont agi.

Il y a miracle lorsque se produit un fait qui ne peut être réalisé ni par la nature, ni par l'homme. Par qui donc ce fait a-t-il été accompli? Par quelqu'un de plus puissant que la nature et que l'homme, par Dieu. Un jour, le saint Curé d'Ars était bien ennuyé parce qu'il n'avait plus de pain à donner à ses petites orphelines. On avait constaté que le tas de blé conservé dans le grenier était épuisé. Le Curé d'Ars se mit en prière, puis monta de nouveau au grenier : il y avait sur le plancher un gros tas de blé. Personne n'était entré dans la maison ; ce blé, comme on dit, n'était pas venu là tout seul. Qui donc l'y avait mis ? Ni l'homme ni la nature; donc quelqu'un de plus puissant qu'eux, Dieu. Tout miracle suppose donc l'intervention de Dieu.

---

Q. 88. — *Jésus-Christ a-t-il fait beaucoup de miracles ?*

R. — *Oui, Jésus-Christ a fait beaucoup de miracles : il a, par sa seule volonté, multiplié les pains, apaisé la tempête, chassé les démons, guéri les malades, et ressuscité les morts.*

N.-S. Jésus-Christ se trouva un jour dans le même cas que le Curé d'Ars. Il se trouvait près de Capharnaüm, sur les bords du lac de Tibériade. Plusieurs milliers de personnes l'avaient suivi pour écouter sa parole. Bientôt cette foule eut faim. Or il n'y avait pour rassasier tout ce monde que cinq pains d'orge et quelques petits poissons. Qu'auriez-vous fait à sa place? Vous auriez sans doute pris une barque et des filets et essayé de capturer des poissons dans le lac. C'était le moyen naturel. Mais Jésus, pour montrer sa puissance, emploie un moyen extraordinaire. Il ordonne de partager les cinq pains et les poissons, de placer les morceaux dans une corbeille et de commencer la distribution. Or, au fur et à mesure que le distributeur prenait un morceau dans sa corbeille, un autre morceau venait le remplacer, de sorte qu'il put donner à chacun une ration suffisante et encore recueillir des restes.

Une autre fois, se trouvant en barque avec quelques hommes sur le lac, une grande tempête se souleva. Les hommes, effrayés, appelaient au secours. Jésus dit un mot ; aussitôt la tempête cessa et il se fit un grand calme sur les eaux.

Quand le démon torturait un homme ou une femme dans le corps duquel il était entré, il suffisait à Jésus de donner un ordre pour que l'esprit mauvais quittât ce corps.

On avait si grande confiance en Jésus que les malades se portaient ou se faisaient porter sur son passage et le suppliaient de les guérir. D'un mot il leur rendait la santé ou l'usage d'un organe. C'est ainsi qu'il guérit instantanément des lépreux, des aveugles, des sourds, des muets, des paralytiques, des fiévreux. Il rendit même la vie à plusieurs morts, par exemple au fils de la veuve de Naïm, à la fille de Jaïre, à Lazare.

La plupart de ces faits extraordinaires ne peuvent pas être accomplis par la nature ni par l'homme : la résurrection d'un mort, par exemple. D'autres pourraient être accomplis par la nature ou par les hommes, mais avec le temps ou avec des moyens appropriés : la tempête se serait apaisée à la longue ; or elle s'apaise instantanément et juste à l'instant où Jésus le lui ordonne. Les maladies peuvent être soignées et parfois guéries, pas toujours ; mais il faut du temps et des remèdes. Or Jésus guérit instantanément et sans employer aucun remède. Voilà donc une quantité d'actes merveilleux qui n'ont pu être accomplis par la nature ni par un homme ordinaire. Donc celui qui les a accomplis est Dieu en même temps qu'homme.

Mais, me direz-vous, il y a des hommes qui font des miracles. Les saints en font. Jésus-Christ pourrait donc n'être qu'un saint. Oui, les saints font des miracles. Mais les font-ils par leur propre puissance? Non ; Dieu leur donne pour un moment une partie de sa puissance et leur permet de faire ce que lui seul peut faire.

A qui Dieu communique-t-il ainsi un peu de sa puissance ? Vous l'avez dit vous-mêmes, aux saints. En leur permettant de faire ce que lui seul peut faire, il veut faire savoir que ces saints sont ses amis. Jamais il ne le permet aux pécheurs. Mais, vous le savez, Jésus a affirmé qu'il est le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Si cela n'était pas vrai, il aurait commis un grand péché en se faisant l'égal de Dieu et en trompant ses auditeurs. Dieu n'aurait donc pas pu lui permettre de faire des miracles. Ainsi les miracles de Jésus prouvent à la fois qu'il dit vrai en se donnant comme le Fils de Dieu et qu'il possède la puissance de Dieu, donc qu'il est Dieu.

---

Q. 89. — *Quel a été le plus grand des miracles de Jésus-Christ ?*

R. — *Le plus grand des miracles de Jésus-Christ a été de se ressusciter lui-même, le troisième jour après sa mort.*

Les prophètes avaient annoncé que Jésus ressusciterait, c'est-à-dire que son âme, séparée de son corps au moment de sa mort, se réunirait à ce corps et qu'il redeviendrait vivant. Lui-même l'avait prédit.

Jésus réalisa cette prophétie comme les autres. Trois jours après la mort du Sauveur, les saintes femmes vinrent le matin à son tombeau. Elles